

Les Bienfaits de la colère, de Mike Binder • Le réalisateur et producteur de la série « La vie intime d'un homme marié » sauve son film des pièges de la sitcom grâce à Joan Allen et Kevin Costner

Duo pour verre de vodka et canette de bière, servi par deux acteurs d'exception

C'EST un plaisir un peu coupable, comme un raid réussi sur une pâtisserie, ou une partie de flipper triomphale : regarder des acteurs déployer tous leurs artifices, avec une assurance et une virtuosité sans commune mesure avec l'enjeu que leur proposent les circonstances.

Les *Bienfaits de la colère* n'est pas un grand film. Réalisé par Mike Binder, dont le principal titre de gloire était jusqu'ici d'avoir produit la série télévisée « La vie intime d'un homme marié », le film commence par un enterrement. En voix off, une adolescente parle de sa mère en termes peu flatteurs. On ne sait trop qui l'on met en terre et l'on ne le saura pas avant l'avant-dernière séquence (du coup, pendant tout le film, dès que l'un des personnages toussent un peu fort, on se met à craindre le pire). On est au moins sûr que ce ne sont pas les deux vedettes, toutes de deuil vêtues : Joan Allen (Terry Wolfmeyer, la mère en question) et Kevin Costner.

Après un carton « un an plus tôt », le film se met en route. Terry est à table avec ses quatre filles, elle tient à la main un verre de vodka et leur annonce d'une voix un peu empâtée que leur père, son époux, a quitté le domicile familial. Joan Allen ne partage pas vraiment l'écran avec les quatre jeunes actrices qui incarnent les sœurs Wolfmeyer. Ce n'est pas une question d'égoïsme, simplement de force de projection. L'écoeurement, l'incompréhension et la colère qui envahissent Terry prennent possession de tout l'écran et les adolescentes n'ont qu'à bien se tenir.

Mike Binder aurait pu laisser Joan Allen en solo, l'actrice semble disposer d'un réservoir inépuisable qui lui permet toutes les variations

sur le thème de la femme abandonnée et pas résignée, à peine anesthésiée par l'alcool de grain.

UNE ÉTINCELLE DE SÉDUCTION

Sur le théâtre (un grand pavillon de banlieue chic américaine) de cette catastrophe conjugale déboulé le contraire d'un prince charmant. Denny Davies (Kevin Costner) est une ancienne star du baseball ; lui aussi un peu alcoolique (plutôt bière que vodka), il vivote plutôt bien en vendant aux enfants des balles dédicacées et en animant une émission de radio durant laquelle il refuse d'évoquer sa carrière sportive.

Kevin Costner le réalisateur a fait

tant de tort à Kevin Costner l'acteur que l'on avait fini par oublier la richesse du registre de ce dernier. Au jeu agressif tout en pointes de Joan Allen, il oppose la force d'inertie mollassonne de son personnage. Ce qui serait assez facile si Costner renonçait à la sympathie du spectateur. Or il réussit à préserver une étincelle de séduction, celle qui permet de croire à l'inévitable histoire d'amour entre les deux stars.

Cette double conviction des comédiens fait passer la faiblesse constitutive de ces *Bienfaits*. Mike Binder a obéi aux lois de la comédie de situation, qu'il maîtrise avec brio (son portrait du petit monde de la radio où travaille Denny est minu-

tieusement et spirituellement exécuté). Mais il a voulu y ajouter un grain de philosophie existentielle. Pour mettre en lumière l'absurdité du destin de Terry, il décline lourdement les différentes hypothèses qui correspondent à chacune de ses filles, l'artiste, la réaliste, l'ambitieux, l'idéaliste... Et c'est à cette dernière que revient l'ingrate tâche de reprendre le contrôle de la voix off et d'énoncer la lourdingue morale finale. Entre-temps, deux grands acteurs se seront bien amusés.

T. S.

Film américain. Avec Joan Allen, Kevin Costner. (1 h 55.)



Kevin Costner dans le rôle de Denny Davies et Joan Allen dans celui de Terry Wolfmeyer.

Les Etats généraux du documentaire se sont achevés le 20 août

Films expérimentaux à l'appui, Lussas explore la crise du cinéma

LUSSAS (Ardèche)
de notre envoyé spécial

Il y a deux manières de repartir dépit d'un festival de cinéma. La première consiste à n'y avoir rien trouvé à se mettre sous la dent. La seconde résulte de la pléthore de propositions a priori émuostillantes qu'on a douloureusement conscience d'avoir ratées. Ce qu'on a manqué cette année aux Etats généraux du film documentaire de Lussas, qui se sont achevés le 20 août, concernait par exemple une belle rétrospective de documentaires iraniens, ou l'éclairage proposé par le critique Patrick Leboutte sur deux figures relativement méconnues du cinéma italien : Vittorio de Seta et Gian Vittorio Baldi.

C'est le gage auquel s'exposent tous ceux qui ne manqueraient pour rien au monde les fameux séminaires de quelques jours organisés par le festival, qui se fait fort de penser à ce qu'il montre. Après celui consacré en ouverture aux « Peurs du siècle » (*Le Monde* du 20 août), « Cinémas et arts contemporains », concocté par Raymond Bellour, entouré d'Erik Bullot et de Christa Blümlinger, emmenait les festivaliers jusqu'à la fin des festivités.

PROGRAMMATION PERTINENTE

L'axe principal de réflexion aura consisté à examiner le cinéma comme un objet qui n'appartiendrait plus à l'histoire. A l'appui de cette thèse : la crise contemporaine du cinéma d'auteur, la remise en question d'une cinéphilie échafaudée sur le refus de l'art, le recul de la vision en salle, la prolifération des nouveaux supports et le rôle croissant des musées dans la production et l'exposition d'images en mouvements. Pour correct qu'il soit, on ne voit pourquoi ce constat devrait faire nécessairement conclure à la fin du cinéma comme objet d'histoire.



« Un été silencieux », de Stéphane Breton, tourné au Kirghizstan.

Dépositaire, selon cette thèse, de la crise particulière du cinéma, la production dite expérimentale aura néanmoins fait l'objet d'une programmation très pertinente, depuis les premiers films de montage d'archives jusqu'aux installations contemporaines, en passant par l'étude de quelques figures privilégiées mettant à mal les canons de la mise à scène (le renversement, la boucle, la disparition du sujet...).

Cette puissance critique du cinéma expérimental, parfois passionnante, souvent plus vaine et complaisante que ce qu'elle prétend dénoncer, n'est sûrement pas un apanage exclusif. Il suffisait de sortir du séminaire pour s'en apercevoir, en se rappelant fort à propos que Lussas est aussi un lieu où l'on découvre des films inédits, vivants, attestant du considérable pouvoir d'attraction attaché au cinéma et à lui seul. C'est le cas, exemplaire, d'*Un été silencieux* de Stéphane Breton.

Ethnologue et cinéaste, l'auteur de ce film s'était précédemment signalé par deux films admirables

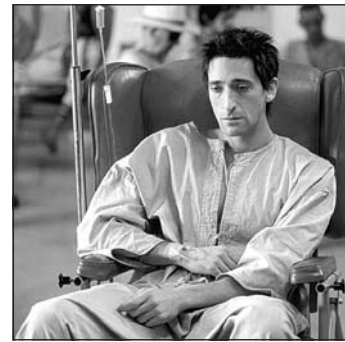
qui rendaient compte, sans tentative idéaliste ni condescendance ethnocentrique, de son séjour parmi les Papous de Nouvelle-Guinée (*Eux et moi* en 2001 ; *Le Ciel dans un jardin*, 2003). Il a depuis repris la route jusqu'au Kirghizstan, où il a accompagné un vieux couple de bergers durant les quelques mois de l'estive, dans la solitude de la montagne. *Un été silencieux* est la chronique de cette expérience extrême, dont la magnificence dureté passe par l'absence totale d'intérêt dont fait preuve ce couple à l'égard du cinéaste, et par la manière dont il rudoie par ailleurs le couple de jeunes employés qui est à son service.

Observation des gestes coutumiers et commentaires laconiques signalent la manière ordinaire de cet étrange ethnologue qui, entre cruauté et humour, s'interroge ici en cinéaste sur l'infinie solitude qui marque le commerce entre les hommes, à commencer par celle qu'il vient lui-même chercher en ces lieux.

J. M.

NOUVEAUX FILMS

The Jacket



Prenez des images militaires de bombardement, des expériences psychiatriques d'une violence inouïe pratiquées illicitement, un ancien soldat revenu amnésique de la première guerre du Golfe après avoir été déclaré cliniquement mort, une erreur judiciaire, quelques voyages dans le temps, une histoire d'amour passionnée, et un happy end improbable. Distillez dans l'ensemble un zeste de théorie du complot, quelques gouttes de réflexion sur la nature du réel dans un monde dominé par les images, des acteurs célèbres ou non, tous plutôt bien dans leur rôle, jouez avec des textures d'images différentes.

En respectant certaines proportions, vous aurez là *The Jacket*, de John Maybury, artiste multicasquette qui est à la fois réalisateur de films, de clips et de vidéos d'art. « The Jacket » désigne la camisole dans laquelle on enferme le personnage principal avant de lui injecter une substance chimique et de l'enfermer dans un tiroir de morgue pour plusieurs heures, pendant lesquelles son délire l'emmène fouiller dans ses souvenirs ou explorer son futur. Des scènes de sadisme gratuit et le scénario finalement assez mièvre dans lequel elles s'insèrent rendent le film plutôt irritant. Il se distingue toutefois par une narration audacieuse, qui fusionne habilement les sphères réelles et virtuelles. — I. R.

Film américain de John Maybury. Avec Adrien Brody, Keira Knightley, Kris Kristofferson, Jennifer Jason Leigh. (1 h 42.)

Photo : Adrien Brody. © : D.R.

Dans le sillon du juge sans robe

C'est avec l'autorisation spéciale du premier président de la cour d'appel de Paris qu'ont pu être filmées un certain nombre de tentatives de conciliation entre parties adverses et, dans les cas où ces tentatives avaient échoué, des audiences civiles au tribunal d'instance du XIV^e arrondissement de Paris, sur une période de quatre mois. Un propriétaire poursuivant une locataire partie sans laisser d'adresse et sans avoir payé son loyer, un élève réclamant le remboursement de son inscription à un centre de formation qui n'a pas pu assurer les cours, un adepte du courtage en

Bourse mécontent de la manière dont furent gérées ses actions par une entreprise sur Internet, une femme qui se plaint d'un club de rencontres ayant profité de sa « *détresse affective* » pour lui extorquer une cotisation : autant de « cas » plus ou moins misérables, plus ou moins imputables à des négligences, que Madeleine Pelletier, conciliatrice bénévole, tente de régler dans son bureau afin d'éviter que Marie-Françoise Lebon-Blanchard, juge de paix, ne soit amenée à appliquer la loi sans états d'âme.

Utilisant la même démarche que Raymond Depardon dans *10^e chambre*, *instants d'audience*, Mika Giannotti fait acte de pédagogie. Il s'agit de démontrer l'intérêt de ces tentatives de concessions de part et d'autre pour déboucher sur un accord à l'amiable. Le message passe, même si le film évoque des cas parfois difficiles à cerner pour le spectateur et même si l'obligation du « pris sur le vif » débouche sur des répétitions et sur une facture brouillonne. — J.-L. D.

Documentaire français de Mika Giannotti. (1 h 30.)

Fat Albert

Malgré l'extrême simplicité de son argument — une bande de personnages de dessin animé s'échappe de la télévision pour aider une adolescente qui n'a pas d'amis —, cette screerie destinée aux enfants demande un peu de décryptage. Au commencement étaient les sketches que Bill Cosby (l'homme du « *Cosby Show* ») jouait sur scène et dans lesquels il évoquait son enfance à Philadelphie. Vint ensuite, il y a un quart de siècle, une série animée, « *Fat Albert and the Cosby Kids* », qui connut un grand succès à la télévision américaine. En 2004 (le film est sorti aux Etats-Unis le jour de Noël), *Fat Albert* (un gros garçon ainsi prénommé) et ses amis débarquent dans le monde moderne vêtus de leurs habits d'antan, mais ayant acquis, au passage, la qualité de personnages joués par des acteurs, tout en conservant leurs pouvoirs de créatures animées.

Cette double appartenance ainsi que les anachronismes inhérents à la situation (ils ont toujours vécu au temps du funk et découvrent le hip-hop...) font la matière de quelques gags sympathiques. Le reste du film se nourrit du sentimentalisme cher à Bill Cosby. Mais là où le « *Cosby Show* » tempérait cette tendance par la justesse de l'observation, *Fat Albert* exécute sans beaucoup d'originalité un scénario-type, qui verra l'adolescente triompher de ses démons intérieurs (qui ne sont guère méchants) et se faire tout plein d'amis. — T. S.

Film américain de Joel Zwick. Avec Keenan Thompson, Kyla Pratt. (1 h 33.)

■ *Furtif*, *Shérif, fais-moi peur*, *Winn Dixie mon meilleur ami* : la critique de ces films paraîtra dans une prochaine édition.

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

		Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (1)	Nombre d'écrans	Évolution par rapport à la semaine précédente	TOTAL depuis la sortie
1	The Island	1	476 556	640	↔	476 566
2	Charlie et la chocolaterie	6	226 997	621	↕ + 3 %	2 830 561
3	Mr & Mrs Smith	4	226 190	610	↕ - 15 %	2 242 177
4	H2G2 : le guide du voyageur galactique	1	180 121	250	↕	180 121
5	La Coccinelle revient	3	170 197	556	↕ - 11 %	805 061
6	Le Transporteur 2	3	139 365	491	↕ - 27 %	843 009
7	La Cloche a sonné	1	101 022	279	↕	101 022
8	Les 4 fantastiques	5	97 844	425	↕ - 33 %	1 999 935
9	Land of the dead (le territoire des morts)	2	78 497	258	↕ - 39 %	251 443
10	Serial Noceurs	2	71 969	342	↕ - 39 %	232 730

AP : Avant-première

* Estimation

Les clones continuent d'amuser grands et petits : profitant d'une exposition massive (640 copies en circulation), *The Island* se place sans peine en tête du box-office avec une honnête, sans plus, moyenne de 745 spectateurs par écran. Les sorties hors des Etats-Unis du film de Michael Bay mettent du baume au cœur du studio Dreamworks : après son échec à domicile, *The Island* semble destiné à une belle carrière de produit d'exportation. Ce succès couronne un quasi-monopole des films américains sur les premières places. *La Cloche a sonné* de Bruno Herbulot n'attire que 362 spectateurs par salle. C'est mieux que *Zim and Co*, la comédie suburbaine de Pierre Jolivet, qui se contente de la 18^e place de ce classement avec 40 637 entrées pour 195 écrans. Parmi les petites sorties, les deux films du réalisateur danois Per Fly, *The Bench* et *Inheritance*, comptabilisent 3 865 et 2 097 spectateurs pour huit salles chacun.

Les grands succès de cet été finissant auront donc été *Charlie et la chocolaterie*, *Mr and Mrs Smith* et surtout *La Guerre des mondes*, qui approche les 3,75 millions de spectateurs. Le cinéma français ne compte qu'un film multimillionnaire en entrées, *Les Poupées russes*, avec 2 728 795 spectateurs.

Source : Ecran Total

(1) Période du 17 au 21 août inclus